

Saint-Maurice : Energies - «Nous vivons sur le capital de notre Terre»



«Le rapport Meadows, publié en 1971, donnait divers scénarios dont seuls quelques-uns nous permettent d'éviter un effondrement. Aujourd'hui, rien n'a changé. Si ce n'est que nous avons perdu trente ans.» HOFMANN -

Le docteur en géologie et spécialiste de la scène pétrolière Pierre Stalder a lancé le débat. De quoi interroger très sérieusement notre manière de consommer.

Invité samedi en compagnie de l'essayiste Alain W. Dunand, le docteur en géologie et spécialiste de la scène pétrolière Pierre Stalder a lancé le débat au collège de Saint-Maurice. De quoi interroger très sérieusement notre manière de consommer.

«Je vous souhaite bonne chance.» Les mots choisis par Pierre Stalder pour clore son intervention samedi matin en Agaune. Invité par l'Association des anciens élèves du collège de l'Abbaye, le Valaisan n'y est pas allé par quatre chemins pour décrire la scène pétrolière actuelle, et surtout la pénurie qui nous guette. Avec Alain W. Dunand, également hôte des Rencontres de Saint-Maurice 2008, le docteur en géologie de l'EPFZ, retraité de chez Shell Exploration, a très sérieusement interrogé notre manière de consommer. Rencontre au terme d'un débat tiraillé entre conscience écologique et impératifs de croissance.

Pierre Stalder, où en sommes-nous réellement aujourd'hui quant à nos réserves d'or noir?

Nous avons consommé plus de la moitié des réserves ultimes de pétrole de bonne qualité et relativement facile à produire. Le «Peak Oil» (ndlr: le moment où la production mondiale de pétrole commencera à décliner) a déjà été dépassé dans 59 des 69 pays producteurs. Autre signe, la production a commencé à stagner en 2005. Mais nous n'avons pas changé notre mode de consommation. De plus, les chiffres qui sont publiés sur le sujet sont souvent en décalage avec la réalité. Dans les années 80, les pays de l'OPEP (Organisation des pays exportateurs de pétrole) ont par exemple déclaré 300 milliards de barils qui n'existent pas. Ce chiffre représente dix ans de consommation. Comme le pétrole ne se trouve pas n'importe où, investir et forer davantage ne représentent pas une solution miracle. C'est la nature qui a déterminé nos réserves. Et nous

n'avons pas en vue de technologies révolutionnaires susceptibles de résoudre cette pénurie future.

Le pétrole n'est pas le seul à s'épuiser?

Pour le gaz, on estime que le fameux pic arrivera vers 2025. Les métaux vont subir le même sort. La concentration du minerai d'uranium a par exemple fortement diminué ces dernières années. Toutes ces considérations sont déjà présentes dans le fameux rapport Meadows sur les limites à la croissance, publié en 1971 et réédité en 2004. Décrit à l'époque par les économistes et les gouvernements, ce texte évoque divers scénarios dont seuls quelques-uns nous permettent d'éviter un effondrement. Aujourd'hui, rien n'a changé. Si ce n'est que nous avons perdu trente ans.

Comment imaginez-vous notre avenir énergétique dans cent ans?

Nous posséderons peut-être encore du pétrole et du gaz, mais en relativement petite quantité. Si l'on considère à présent certaines des énergies renouvelables, on s'accorde facilement sur le fait que le potentiel éolien n'est pas terrible dans notre pays. Le photovoltaïque et les normes Minergie? Il faut pouvoir se les offrir étant donné que les subsides sont très faibles. C'est aussi à nos instances politiques de se mobiliser davantage et de réfléchir à notre système. Quant aux biocarburants qu'on vante, il s'agit de rester extrêmement prudents sur ce sujet.

Rien de très optimiste?

Personnellement, je pense que nous avons besoin d'une crise. Il y a un problème, que ce soit au niveau social, spirituel ou moral. Notre consommation est trop forte, il y a trop de matière et pas assez de conscience. Pour amortir un peu les chocs, il faut que nous réagissions aujourd'hui. J'espère que l'on s'en tirera sans trop de malheurs.

Au plan international, y a-t-il tout de même des exemples à suivre?

D'après les études faites, les Cubains sont les meilleurs élèves en termes de développement humain et d'impact écologique. Mais je ne suis pas sûr qu'il s'agisse du niveau de vie que nous souhaitons. Je pense que l'exemple est en train de venir des Etats-Unis. Certaines villes y ont déjà adopté une politique qui tient compte du «Peak Oil» et du protocole de Kyoto: l'argent qu'elles n'investissent plus dans les routes est réinjecté dans les énergies renouvelables. Chez nous, exception faite de la taxe CO2, peu d'impulsion est donnée. J'imagine plutôt que le changement viendra d'en bas, peut-être forcé par les circonstances.

Croyez-vous au salut par l'éducation des jeunes générations?

C'est une des voies. Est-ce que ça suffira? J'aimerais bien le croire, mais n'en suis pas vraiment convaincu. C'est pourtant bien nos enfants qui vont payer la facture. Notre empreinte écologique (ndlr: l'impact des activités humaines sur les écosystèmes et la planète) ne fait que s'accroître. Au lieu de vivre sur les intérêts du capital de la Terre, nous avons attaqué le capital lui-même. Cela ne va pas pouvoir durer. La nature se chargera certainement de rétablir un équilibre, mais cela aura un coût.

Propos recueillis par Emmanuelle Es-Borrot

Nouvelliste, le 13.11.2008 14:59

<http://www.nouvelliste.ch>